LE GENERAL BRUGÈRE.

Le général Henri Joseph Brugère est à la tête de la mission qui représentera la France à l'inauguration du monument de Rochambeau à Washington, le 24 mai prochain.

Le chef de la mission française est commandant en chef de l'armée française et vice-président du conseil supérieur de la guerre. Le président Carnot le "découvrit" il a dix ans et l'appela à l'Elysée. Depuis cette époque il s'éleva graduellement aux plus hauts postes, y compris celui de gouverneur de Paris au temps critique qui suivit le retour de Dreyfus en France, et celui de commandant en chef de l'armée française qu'il occupe aujourd'hui.

Le général est né à Uzerche, Corrèze, le 27 juin 1841. Il entra en 1859 à l'Ecole Polytechnique et en sortit dans l'arme de l'artillerie. Sous-lieutenant le 1er octobre 1861 et lieutenant le 1er octobre 1863, il venait d'être promu capitaine le 24 juin 1870, lorsque éclata la guerre franco-prussienne; attaché alors à l'armée de Metz, il s'évada de cette place pour aller prendre du service dans l'armée de la Loire, fut promu chef d'escadron le 13 décembre 1870 et mis à l'ordre du jour de l'armée. Il passa ensuite à l'armée de l'Est, commandée par le général Bourbaki.

En 1871, pendant l'insurrection algérienne, il commanda l'artillerie du général Lallemand. Promu lieutenant-colonel, le 25 octobre 1879, et attaché, la même année, à la Maison Militaire du Président de la République, M. Jules Grévy, il fit partie, en 1881, de l'expédition de Tunisie et y devint colonel le 30 décembre 1881. Promu général de brigade le 11 janvier 1887 il fut nommé après la mort du général Pittié, chef de la Maison Militaire du Président de la République, secrétaire général de la Présidence et garda cette fonction sous la présidence de M. Carnot. Il a été nommé général de division le 12 juillet 1890. Chevalier de la Légion d'honneur le 21 décembre 1867, le général Brugère a été promu officier le 7 mars 1875.

Le général Brugère a publié: "Tactique de l'artillerie pendant la guerre de 1866", en 1877.

Une Grève Terrible.

Les grèves sont la plaie des sociétés économiques modernes. Nous les rencontrons partout, se multipliant, grandissant, prenant chaque jour des proportions plus gigantesques.

A peine nous sommes-nous débarrassés de l'une, qu'il en surgit une autre plus considérable, plus désastreuse.

Nos lecteurs se rappellent les troubles récents produits par les différents qui avaient surgi entre les compagnies de chemins de fer urbains et leurs employés et les efforts généreux du chef de autorités de ville pour éviter la catastrophe. Il n'y a réussi qu'à force d'énergie, de d'impartialité, de patience, de dévouement. Or, il ne s'agissait alors que de la tranquillité, de prospérité d'une ville comptant tout au plus trois cent mille âmes.

En voici une autre qui surgit dans des circonstances bien autrement alarmantes et qui menace d'envahir la partie la plus active, la plus riche de l'Union, et ce qu'il y a de plus malheureux ici, c'est que ce n'est pas une grève improvisée, fruit d'un coup de tête. Elle a été méditée et préparée depuis longtemps avec soin.

Voilà plus d'un an que nous en sommes menacés et rien n'a été fait jusqu'ici pour l'éviter.

Depuis près de deux ans, les mineurs de la Pennsylvanie réclament une hausse dans leurs gages et une diminution dans leurs heures de travail. Comme ils s'attendaient à ce que l'on ne fît pas droit à leurs demandes, justes ou injustes, peu importe, ils ont pris leurs précautions et fait des économies.

Quand ils se sont crus de force à soutenir la lutte, ils ont posé leur ultimatum auquel on a opposé un refus net. Ils s'y attendaient et, forts des économies qu'ils accumulent depuis près de deux ans, ils se sont mis en grève; ils ont abandonné les travaux.

Du jour au lendemain, près de cent cinquante mille travailleurs se sont mis délibérément sur le pavé. Toutes les mines de la région d'Anthracite sont abandonnées, et grâce aux fonds qu'ils peuvent avoir maintenant en caisse, les ouvriers se croient en état de soutenir fort longtemps la lutte. Forcément, fatalement, les approvisionnements de charbon vont diminuer. Avant longtemps, il y aura disette de combustible; par conséquent, diminution d'abord, puis cessation des travaux dans les manufactures et les ateliers.

On reste effrayé quand on songe aux pertes énormes qui vont en résulter. C'est par centaines que se comptent les grands établissements dont les travaux reposent sur l'emploi de charbon. Les chemins de fer, les aciéries peuvent eux-mêmes devenir les victimes de cette disette de combustible.

Ajoutez à tout cela la misère la hideuse misère s'étendant peu à peu sur tout le pays et engendrant des désordres de toute sorte.

Voilà la triste perspective que nous avons sous les yeux, ici et ailleurs, sur toute l'étendue de l'Union. Naturellement les spéculateurs, les chefs d'établissements rejettent sur les travailleurs la responsabilité de tous ces maux. Les travailleurs en font autant à l'égard des capitalistes.

Faut il le dire? Tout le monde est un peu fautif dans cette affaire—les capitalistes qui ont rejeté avec hauteur les réclamations des ouvriers; les ouvriers qui exposent par la grève les industriels à la ruine, et le gouvernement qui a fait jusqu'ici preuve d'une faiblesse impardonnable envers les patrons comme envers les ouvriers.

Il faudra pourtant, un jour ou l'autre, sortir de cette atroce situation et trouver une solution à ce terrible problème. Les populations sont fatiguées de vivre ainsi au jour le jour, sans être jamais sûres de la paix publique et de leurs moyens d'existence pour le lendemain.

Orpheum Athletic Park.

Changement perpétuel, nouveauté constante, telle est l'idée-mère qui dirige la direction de l'Orpheum, à la campagne comme en ville. C'est là aussi le principe de ses succès. Aussi ne garde-t-elle bien d'en changer.

Cette fois encore, il y a changement complet de spectacle et la semaine qui commence promet d'être plus brillante que celle qui vient de finir.

Sur le programme on ne trouve aucun des sujets qui ont paru, aucun des morceaux détachés qui ont été exécutés depuis huit jours.

L'Orpheum a fait, une fois de plus peau neuve.

Nous voyons d'abord figurer deux artistes qui nous arrivent directement de Londres, Zara et Zara, deux étoiles de première grandeur, du théâtre de l'Alhambra. Leurs changements s'opèrent avec une rapidité étonnante.

Après Zara et Zara vient Tom Almond, un danseur de premier ordre qui nous arrive d'Australie, où il a obtenu le plus brillants succès.

Il appartient à la grande école; il sera chaleureusement accueilli par les amateurs de chorégraphie qui sont nombreux à la Nouvelle-Orléans.

Autre étoile, Miss Irène Franklin, une chanteuse de premier mérite et une comédienne accomplie. Miss Irène Franklin se rendra bien vite populaire à la Nouvelle-Orléans.

WEST END.

Le West End que l'on pourrait appeler le Coney Island du Sud, entre ce soir dans sa quatrième semaine de la saison, plus prospère et plus hanté que jamais. Il a su attirer à lui tous les amateurs de musique et ses programmes de chaque soir sont on ne peut plus attrayants —airs populaires, marches entraînantes, choix faits intelligemment des plus belles pages de nos grands maîtres.

Durant la semaine qui vient de finir, il a exécuté le "Chœur des Enclumes", du "Trovatore" avec accompagnement de détonations rhythmées du canon, avec tant de succès que, à la demande générale, il s'est vu obligé de le reproduire, durant la semaine qui vient de commencer.

Quoi de plus intéressant que les chants exécutés par Baby Lund, dont la voix est d'une étonnante portée et se fait entendre aux quatre coins de la plateforme du West End?

Baby Lund est assurément une des plus précieuses acquisitions de la direction du West End.

L'administration s'est aussi assuré le concours de John W. World et de Wendell Hastings—un comédien et une soubrette qui ont remporté des succès éclatants, l'an dernier, si on se rappelle les bravos enthousiastes qui l'accablaient, grâce à ses danses, à sa voix et à ses imitations.

N'oublions pas enfin les admirables peintures du Vitagraphe qui sont reproduites, maintenant, à la joie du public, et que l'on dise si jamais le public du West End a été autant gâté que cette année.

Athénée Louisianais.

Salle de l'Union Française, rue des Remparts.

Séance publique annuelle, littéraire et artistique, et conférence de M. Hugues Le Roux, le mardi, 20 mai 1902, à huit heures du soir.

CONCOURS DE 1901.

PROGRAMME:

1. Allocution, M. le Prof. Alcée Fortier, Président.
2. Air de la Reine de Saba, "Inspirez-moi nobles aïeux." Gounod, Mlle Blanche Dittmann, accompagnée par Mlle Eda Flotte.
3. Lecture du Manuscrit, M. Bussière Rouen.
4. Solo de Baryton, M. J. A. Billaud.
5. Conférence de M. Hugues Le Roux.
6. Solo "La Vivandière", Godard, Mlle Céleste Doussan, accompagnée par Mlle Marie Boissonneau.
7. Présentation de la Médaille et du Prix.

Comité de Réception;

M. Charles T. Soniat, président; MM. Paul Capdevielle Jr, Charles de B. Claiborne, Hyppolite Damiens, Edward Ivy, Dr Thomas Layton, Philippe Le Gardeur, Pierre Olivier, Henri Plauché, Emile H. Reynès Jr, Henri L. Sarpy.

M. HUGUES LE ROUX

Parmi les écrivains de cette génération, M. Hugues Le Roux est certainement un de ceux qui ont le plus produit et dans les sens les plus divers. Tout l'a tenté: le journalisme, la conférence, la nouvelle, le roman, l'histoire, l'économie politique, le voyage, et l'on peut dire que cette grande activité a été féconde, car, plus d'une fois, cet écrivain jeune encore—il n'a pas atteint la quarantaine—a renseigné fort à propos l'inquiétude du public, quand il ne l'avait pas devancée ou dirigée.

"Le Père blanc" est le trentième des livres de l'auteur qu'on relève au catalogue de son œuvre; mais combien de chroniques, d'études éparses autour de ce formidable labeur, accompli sans fatigue apparente, comme si la production était un plaisir, avec une facilité dont un critique disait naguère que le don d'assimilation de M. Hugues Le Roux était "quasi voltairien."

On sait que l'écrivain débuta dans les lettres sous le patronage d'Alphonse Daudet, dont à ses débuts il fut un instant le secrétaire; mais il ne tarda pas à sortir de l'école naturaliste pour chercher sa voie originale du côté où le guidaient son tempérament et sa réflexion.

Lui-même a dit en tête d'un de ses romans:

"Je désire écrire des livres utiles, je n'ignore pas ce qu'un pareil dessein soulève de réprobation chez les purs esthètes. Leurs répugnances me sont connues, mais je mets la sincérité au-dessus de toutes les théories. La mienne était depuis longtemps gênée dans l'attitude que lui imposait une superstition juvénile pour des opinions illustres. Elle ne savait plus comment les accorder avec les exigences de la conscience sociale qui s'est éveillée à côté de ma conscience d'artiste. Un écrivain qui avoue ces préoccupations cesse aux yeux de quelques uns d'être un pur homme de lettres. J'accepterais volontiers cette déchéance pour la joie de me sentir tout simplement un homme."

M. Huges Le Roux s'est tenu la parole qu'il s'était donnée, et l'on doit à cette virile conception de ses devoirs d'écrivain des livres comme son "Je deviens colon", qui fut porté quatre fois à la tribune du Parlement; comme "Nos Fils," "Nos Filles," "le Bilan du divorce" et ce roman d'hier, "le Fils à Papa," que toute la bourgeoisie française a lu avec un intérêt passionné, car elle retrouvait là le sens de sa tradition, l'expression mesurée de ses inquiétudes, les leçons d'une expérience informée et précise.

Ce qui fait en effet le prix particulier des livres de M. Hugues Le Roux, c'est qu'il a eu la sincérité de les vivre avant de les écrire, et que les préoccupations de sa pensée sont aussi celles de son cœur. Avant de publier son "Je deviens colon," il était allé passer une année avec sa femme et ses enfants dans la campagne algérienne, sur une terre neuve que l'on achevait de défricher. Et l'on pourrait ainsi le suivre, d'une étape à l'autre de sa vie, depuis le temps où il accompagnait les pérégrinations d'un cirque pour s'initier à la gymnastique et au dressage des chevaux, jusqu'à l'époque, plus récente, où il montait à Christiania, afin d'interroger le vieil Ibsen sur sa philosophie et de l'encadrer dans son paysage du Nord.

Mais si les glaces polaires ont tenté le Normand croisé de Basque qu'est M. Hugues Le Roux, c'est encore à l'Afrique et particulièrement à l'Algérie qu'il a été le plus fidèle. Il s'est fait dans ce pays, en dehors des pouvoirs publics, une situation de "conseil" écouté du gouvernement, bien vu des colons et des indigènes. Il a débuté dans la politique du sud, il y a une dizaine d'années, par un voyage au Sahara, où il accompagnait un officier en mission. Depuis il a été initié aux émotions du colon par l'intérêt passionné qu'il a pris dans les questions d'élevage. Tout récemment, il contribuait à ressusciter en Algérie l'industrie perdue du tapis. On dit même que pour entrer plus avant dans la pensée de l'Islam il s'est fait donner l'affiliation politique par une secte orthodoxe.

C'est de ces sources d'informations si variées et si précieuses que sont déjà sortis des romans comme "le Maître de l'heure" et "Gens de poudre".

J'ai pris vis-à-vis de moi-même, écrivait M. Hugues Le Roux en tête d'un de ses livres, l'engagement de faire connaître dans une suite de récits les magnifiques épisodes de notre conquête morale et pacifique de l'Afrique du Nord. Pour occuper dans les fiertés de la France la place qui lui appartient, l'Algérie n'a peut-être manqué jusqu'ici que de cet historien populaire qu'est le romancier.

"Le Père blanc" appartient à cette catégorie de livres qui ont pour but de nous initier aux mœurs des sujets musulmans. Toutefois l'émotion et les passions dramatiques sont ici au premier plan. Le milieu n'intervient que pour rendre vraisemblable une action qui nous sort des banalités de la vie contemporaine et qui nous ramène aux périodes héroïques de l'histoire.

Sans déflorer le sujet du nouveau roman de M. Hugues Le Roux, on peut dire que le fond et les détails de l'aventure sont empruntés à une série d'événements dont Khartoum fut le théâtre sous la domination du Mahdi.

Le romancier s'est contenté de les transporter au Maroc, dans le cadre du Riff, et de leur donner pour occasion la guerre que les Espagnols soutinrent autour de Mélilla, à la fin de l'hiver de 1893.

RETOUR D'ALGERIE

Les impressions de M. Edouard Drumont.

M. Edouard Drumont ayant repris la direction de la "Libre Parole", un interviewer a prié l'éminent polémiste de bien vouloir lui donner ses impressions sur la campagne que le ministère et sa clientèle ont menée contre lui.

M. Drumont est sans amertumes pour les Apaches que le gouvernement de l'étranger avait chargés d'assurer l'élection de son adversaire. Il regarde de très haut ces pauvres gens dont le métier n'est guère enviable.

—Mes impressions? veut bien expliquer M. Edouard Drumont. Les voici dans toute leur netteté. Je suis d'abord profondément touché des témoignages d'affection exquise que mes électeurs m'ont prodigués. J'ai quitté Alger non pas en vaincu, mais en triomphateur. On eût dit que tout le monde s'était donné le mot pour me faire croire que je demeurais l'élu d'Alger et des Algérois. D'autre part,—pourquoi ne pas le dire?— je suis heureux d'être libéré de mon mandat parlementaire. En acceptant de me représenter à la Chambre, j'avais obéi à mon devoir; mais ce devoir n'allait pas sans des obligations étroites qui gênaient et interrompaient souvent mon travail de directeur de journal, de chef de parti et d'écrivain. Pendant quatre années, j'ai conscience de m'être acquitté, scrupuleusement de la tâche législative qui m'incombait; cette tâche a pris fin: je reviens à mes papiers, à mes lettres et à mes polémiques.

"Quant aux moyens employés contre moi pour m'arracher mon siège, vous devinez qu'ils portent la marque d'un cynisme dont rien n'approche. Des fraudes colossales ont été commises; on a distribué au dernier moment une quantité considérable de cartes d'électeurs à des figurants bénévoles. Enfin les fonctionnaires, les douaniers, tous ceux qui dépendent de l'administration, marchaient au scrutin sur deux rangs et sous la surveillance des représentants du gouvernement.

"On commandait leur vote à ces malheureux comme les sergents commandent aux soldats le maniement d'armes dans les casernes. Quant à la police de défense républicaine, elle a marché avec un entrain qui dépasse celui des fameuses blouses blanches de l'Empire. Mon concurrent, professeur et ancien élève des Maristes de Saint-Chamond, est un bon bourgeois dans l'âme duquel fermentent une multitude de sentiments divers, et qui, par ses affinités, se rapproche bien plus de l'opportunisme que du socialisme dont j'ai, moi, le droit de me réclamer. On l'a poussé dans la mêlée sans qu'il se soit rendu un compte bien exact du rôle qu'on lui avait assigné. On a dit à ce fonctionnaire: "Marchez!" et il a marché; voilà tout.

"Au surplus, laissons là ces misères; je suis heureux, doublement heureux; je conserve l'estime, l'affection des Algérois et je reprends le cours de mes études; je garde le cœur de l'Algérie et je reviens tout entier à mon cher journal et à mes livres; vous voyez bien que j'ai lieu d'être doublement satisfait."

Et M. Drumont souligne ces déclarations, faites d'une voix sonore et douce, d'un regard où se lit la joie de pouvoir travailler plus complètement encore au triomphe de la cause nationale.

VIN MARIANI

Tonique Fameux Dans le Monde Entier

Des milliers de médecins et des millions de personnes en ont invariablement retiré des effets bienfaisants. Essayez le Vin Mariani sur son mérite.

Tous les Pharmaciens. Refusez les Substituts.

UN ESTOMAC DEBILE

Quand l'estomac est faible la nourriture n'est pas digérée, et vous n'en recevez pas les bienfaits nécessaires. Essayez le Hostetter Stomach Bitter après chaque repas. Il facilitera le travail digestif de votre estomac et préviendra la Dyspepsie, la Constipation, l'Etat Bilieux et la Nervosité. Essayez le.

HOSTETTER'S STOMACH BITTERS.

AVIS SPECIAUX.

La Compagnie de Chemin de Fer de YAZOO et MISSISSIPPI VALLEY fera les changements suivants à partir du dimanche 18 mai. Le train No 6 partira de la Nouvelle-Orléans à 3.45 heures P. M. Le train No 26 partira de la Nouvelle-Orléans à 10 15 heures P. M. L'attention des voyageurs est appelée sur le fait que ces départs ont lieu plus tôt que précédemment.

16 mai—16 17 18

BUREAU DES COMMISSAIRES DU Port de la Nouvelle Orléans. No 337 rue Carondelet, Nouvelle-Orléans, le 17 avril 1902. —Des soumissions cachetées seront reçues à ce bureau jusqu'à lundi le 26 mai 1902, à 5 heures P. M., pour la fourniture de planches et de bois de charpente qui pourront être reçus et ordonnés par le Bureau des Commissaires du Port de la Nouvelle Orléans, pour la réparation et la construction des quais et chaussées, pour une période de un an de la date du contrat.

Les spécifications enregistrées au bureau. Le Bureau se réserve le droit de rejeter chacune et toutes les soumissions ou parties de soumissions. Un chèque certifié pour la somme de mille dollars ($1,000), accompagnera chaque soumission de façon à garantir la signature du contrat si la soumission est acceptée.

Les soumissions devant être endossées "Soumission pour fourniture de planches et de bois de charpente" et adressées à

HUGH McCLOSKEY,
Président du Board des Commissaires du Port de la Nouvelle Orléans.

Les soumissionnaires sont requis d'être présents à l'ouverture des soumissions.

17 mai — 17 au 26 inc

BUREAU DES COMMISSAIRES DU Port de la Nouvelle-Orléans, No 337 rue Carondelet. Nouvelle-Orléans, le 14 mai 1902. —Des soumissions cachetées seront reçues à ce bureau jusqu'à mardi, le 10 juin 1902, le 7:30 heures P. M., pour le travail et le matériel nécessaire pour la construction complète du quai, de la rue Ste Anne à la rue St Philippe, comme comme le Picayune Tier, en conformité avec les plans et spécifications enregistrés. Le bureau se réserve le droit de rejeter chacune ou toutes les soumissions. Un chèque certifié pour la somme de mille dollars devra accompagner chaque soumission de façon à garantir la signature du contrat. Les spécifications, plans et formes en blanc de la soumission peuvent être obtenus à ce bureau ou au bureau de Coleman & Malochee, ingénieurs, 319 rue Carondelet. Les soumissions devant être endossées "soumissions pour la construction du quai du Picayune Tier, et adressées au Président, Bureau des Commissaires du Port de la Nouvelle-Orléans. Les soumissionnaires sont requis d'être présents à l'ouverture des soumissions à la dite date et heure.

HUGH McCLOSKEY,
Président, Bureau des Commissaires du Port de la Nouvelle-Orléans.

15 mai — 15 au 10 juin inc

---

pouvait, le plus décemment du monde, y habiter avec lui.

Il avait acheté un lit de fer, un coucher complet et tous les ustensiles nécessaires à la toilette d'une jeune fille bien née et bien élevée.

A l'aide de grands châssis, assez semblables à des portants de théâtre, et d'un grand paravent à neuf feuilles trouvé chez un marchand de bric-à-brac, il avait installé une chambrette dans sa chambre.

En parlant à sa "petite sœur," il prenait grand soin d'éviter les mots grossiers ou même tant soit peu libres.

Sa conversation était revue, corrigée, expurgée, comme par une société d'ecclésiastiques ou de bonnes religieuses.

Agnès qui, maintenant, s'appelait Nini, vêtue très simplement, mais très proprement, l'accompagnait, le plus souvent portant elle-même sa petite boîte à camelote; d'autres fois, elle vendait de petits bouquets.

Il lui avait appris de petits boniments qu'elle débitait le plus gentiment du monde.

Comme elle ne manquait pas d'initiative, malgré son jeune âge, elle en improvisait parfois qui faisaient la joie des clients.

Il était environ cinq heures lorsque Zidor et Nini arrivèrent à la porte de la Muette.

Tandis que Nini offrait ses petits bouquets de violettes aux nombreux promeneurs, Zidor installa sa boîte sur un X de bois.

De tous côtés on accourait. Zidor salua la société et commença son boniment.

—Voyez, messieurs; voyez, mesdames, les belles épingles de cravate en émeraude, en rubis, en "améthyss," en topaze....Y en a pour tous les goûts, comme dans les "Cloches de Corneville.." Mademoiselle, achetez moi ce joli bracelet porte-bonheur .... Y a un petit cochon en or attaché après, signe que vous trouverez un mari aimab'....Eh ben! mon gros père, avez-vous fini de tripoter dans mon petit commerce? C'est pas que j'aie peur que vous me voliez, mais ça déprofite les objets....Allons, décidez-vous! Prenez moi ce petit cœur en similor avec un simili-brillant, il fera très bien sur le corsage de votre bonne amie ....Ah! ben vrai, ma petite dame, s'il fallait vous donner une bague en vrai or pour quinze sous, les commerçants ne gagneraient guère sur chaque article, il n'auraient plus qu'à se rattraper sur la quantité! .....Voyez, mesdames et messieurs, je donne tout ça bon marché parce que c'est des objets volés!....Je dis que c'est du "toc," rapport à la justice de mon pays. La vérité est que ça vient de chez un grand bijoutier de la rue de la Paix....c'est des cambrioleurs de ma connaissance qui me vendent ça à des prix doux: est-y bête, le gosse! voilà qu'y croit ce que je dis....Sergent-major, achetez-moi quelque chose pour votre connaissance? Ya un maréchal des logis de dragons qui m'a déjà acheté pour soixante-seize francs quatre-vingts centimes "d'affutiaux" à son usage.....Faut pas vous laisser "dégotter" par la cavalerie, ça ferait de la peine à Canrobert qu'était dans les zouaves. Voyez, messieurs et mesdames, voyez la vente! dépêchez-vous de m'acheter parce que demain, je pars pour les Amériques!.....

Cependant Nini s'était approchée de deux messieurs fort élégants et avait dit à l'un d'eux:

—Mon ambassadeur, achetez-moi un petit bouquet....

—Comment t'appelles-tu? demanda le beau monsieur.

—Nini, répondit-elle.

—Nini quoi?....

Agnès hésita un instant: elle était prise au dépourvu.

Mais il fallait répondre vite...

—Nini Camelote, dit-elle.

—C'est ton frère, ce gaillard-là? demanda un autre monsieur désignant Zidor qui débitait sa marchandise à quelque distance, sans toutefois perdre sa "petite sœur" de vue.

—Oui, monsieur, c'est mon frère,

—Comment s'appelle-t-il?

—Zidor.

—Zidor quoi?....

—Zidor Camelot.

Le beau monsieur mit une pièce de quarante sous dans la main de la petite et dit à son voisin:

—C'est drôle comme cette enfant ressemble à la petite fille de la Montclave!

—Un peu, peut-être, répondit le voisin, mais elle est bien plus jolie. La mioche de Montclave était chlorotique, anémique: une vraie petite poupée.....Voyez comme celle-là est fraîche et rose, quel air de santé!

—C'est la misère! comme disait Figaro.

Cependant Agnès restait immobile, sa pièce de quarante sous à la main.

—Prenez quelque chose, monsieur, dit-elle, mon frère et moi, nous ne demandons pas l'aumône, nous voulons gagner honnêtement l'argent qu'on nous donne.

—Ah! décidément, ce n'est pas la fille de la Montclave, dit le beau monsieur.

Et le beau monsieur ajouta:

—Garde tes quarante sous, ma mignonne; j'ai une petite fille de ton âge, figure-toi qu'elle est ta camarade et que c'est elle qui te les donne.

—Alors, merci, monsieur, répondit Agnès et embrassez votre petite demoiselle pour moi.

On avait constaté plusieurs fois qu'elle ressemblait à la petite de la Montclave; mais, évidemment, nul ne soupçonnait la vérité.

Nini et Agnès, ce n'était pas la même petite fille.

Agnès, chagrine, maladive, blessée dans tous ses sentiments, était délicate, malingre, gauche; on pouvait la supposer un peu niaise.

Nini, peu à peu acclimatée dans la maison de la rue de Flandre, habituée à regarder Zidor et Mélie comme son frère et comme sa sœur, entourée de soins et d'affection qu'elle n'avait pas connus depuis son départ de Saint-Rême; Nini, simplement mais sainement nourrie, menant une vie active au grand air, jouant à la petite marchande dans la vie réelle; Nini, gaie, amusée, choyée, entourée de choses nouvelles et par conséquent délicieuses; Nini Camelote enfin était grasse, fraîche, rose, véritable image de la santé enfantine, elle avait l'œil brillant, la démarche alerte, le sourire aux lèvres.

Comment aurait-on pu confondre ou même comparer deux enfants si dissemblables?

Zidor commençait à se rassurer pleinement; il ne craignait presque plus qu'on lui reprît sa "petite sœur."

Et, en réalité, personne n'y songeait.

Mme de Montclave courait en Italie les aventures d'une tournée artistique et ne s'inquiétait nullement de ce qu'était devenue sa fille qu'elle supposait tombée entre les mains du grand-duc Dimitri et, par conséquent, à l'abri du besoin.

A la préfecture de police on était également persuadé que le grand-duc avait confié son enfant naturelle à quelque respectable personne de ses amies.

Quant au grand-duc, à qui on avait eu la discrétion de ne rien dire à ce sujet, il était convaincu que Mme de Montclave avait emmené sa fille avec elle et, maintenant, il renonçait à sauver cette malheureuse enfant de la fatale influence maternelle, ne voyant aucun moyen légal de s'emparer d'une fille naturelle qu'il n'avait pu reconnaître.....

***

Le soleil déclinait.....

Zidor enchanté de sa journée commençait à plier bagage.

Il fit signe à sa "petite sœur" de venir le rejoindre, mais Nini était en train d'offrir ses petits bouquets à un jeune garçon vêtu d'un costume de lycéen, qui se promenait avec un abbé fort élégant.

—Va-t-en! va-t-en! petite effrontée, dit l'ecclésiastique.

Mais le jeune homme intervint vivement.

—Pourquoi parlez-vous ainsi à cette enfant, monsieur l'abbé? dit-il.....Ne faut-il pas qu'elle gagne sa vie?

Nini le regarda et devint toute rouge.

Comme il était joli avec ses cheveux blonds et ses yeux noirs! ....Il lui fit l'effet d'un ange—d'un ange coiffé d'un képi.

—Donnez-moi un bouquet, mademoiselle, dit-il.

Et sans que l'abbé s'en doutât, il lui mit une pièce de dix francs dans la main.

En même temps, il arrêta sur elle ses belles prunelles de velours, et il lui sembla qu'il était en proie à une vive émotion.

Tandis qu'elle restait stupéfaite et bouche bée, l'abbé prenait le jeune garçon par le bras et lui disait d'une voix onctueuse:

—Il ne faut pas causer avec des gens comme ça, monsieur Gentran, ni les regarder comme vous avez regardé cette petite fille....Souvenez-vous que vous vous appellerez un jour M. le duc de Montségur.

—Ça ne m'empêchera jamais d'être charitable et poli avec les humbles, monsieur l'abbé, répondit le jeune homme....

Ils disparurent.

Agnès rejoignit Zidor.

—Tiens, grand frère, dit-elle en lui montrant triomphalement la pièce de dix francs, tiens, vois ce qu'on m'a donné.

—Mazette! fit le camelot, c'est pour un bouquet qu'on t'a allongé ce jaunet?

—Mon Dieu, oui....

—Et quel est ce vieux fou qui paye dix francs un bouquet de violettes?

—Eh! grand frère, ce n'est pas un vieux....c'est un lycéen.

—Un potache?

—Oui....Et joli! joli!....si tu savais!....

La suite à dimanche prochain.